

Corps souffrant

Le sujet qui est proposé à notre réflexion n'est pas facile à aborder puisqu'il s'agit de la souffrance comme expérience humaine fondamentale. Et comme toute expérience humaine fondamentale elle est possiblement vécue comme expérience spirituelle. La difficulté tient au fait qu'il n'est jamais facile de parler de cette expérience qu'est la souffrance, ni de la sienne ni de celle de l'autre. D'autant moins que nous héritons d'une tradition qui sur ce sujet a souvent glissé vers des propos doloristes, voire justificatifs de la souffrance. Nous les savons récurrents et toujours en embuscade.

Nous voudrions aujourd'hui ne pas faire l'impasse sur une parole qui fasse droit à cette part de l'expérience humaine et la considérer comme une expérience spirituelle qui peut être vécue par tout homme. Nous aimerions nous avancer courageusement et prudemment sur ce terrain. Dans un premier temps, je souhaiterais évoquer la sacramentalité du corps, puis la question du mal car d'un juste positionnement sur ces deux questions dépend la possibilité d'aborder dans un troisième temps l'expérience de la souffrance comme expérience du mystère pascal.

Le corps souffrant

Pourquoi parler de corps souffrant et surtout comment en parler ? La difficulté est double : parler de la souffrance et parler du corps. Nous sommes les héritiers d'une tradition philosophique grecque polluée par le dualisme entre le corps et l'âme, lequel a été largement repris par la théologie classique qui elle-même a contribué au dualisme de la période moderne : « Le corps-machine » de Descartes. Ce dualisme a eu et continue d'avoir des effets néfastes. Il a contribué à un mépris du corps dans le prolongement de ce que disait Platon : « le corps est la prison de l'âme ». Il s'est accompagné d'un mépris de la sexualité et des femmes. Ce mépris ne fait pas partie de nos textes fondateurs mais il serait aisé de citer de nombreux auteurs dans l'histoire de l'Eglise qui l'ont entretenu. Notre époque n'en est pas sortie. On est dans le même paradigme, simplement inversé. L'exaltation du corps se donne à voir dans le corps exhibé ou dans la compétition sportive poussée au-delà de ses limites par le dopage, sans parler de l'idéologie du travail excessif etc.

Le corps sacrement

Or l'anthropologie juive échappe à ce dualisme corps/âme. Quand Jésus dit : « Celui qui mange ma chair a la vie éternelle », cette invitation ne peut pas être entendue

dans sa littéralité. L'hyper réalisme est une hérésie¹ au même titre que le symbolisme.. Lorsqu'au cours de son dernier repas, il dit « prenez et mangez, ceci est mon corps », chacun comprend qu'il fait le don non seulement de son corps mais de tout son être à ses disciples. Ainsi le corps est le symbole, plus exactement le sacrement de sa personne. En lui la personne est représentée, rendue présente sans pour autant que la totalité de l'être soit contenu dans la matérialité qui lui donne accès. Parce que le corps est sacramentel, dans la tradition chrétienne, lorsqu'elle ne dérive pas, il est élevé à une grande dignité.

La souffrance est un des lieux où le dualisme montre ses limites. Ce n'est jamais uniquement un corps qui souffre mais bien une personne dans sa totalité. Et réciproquement il n'y a pas de souffrance morale ou psychique qui ne se traduise physiquement. Le traitement d'une maladie est toujours le traitement d'une personne malade et pas uniquement d'une pathologie. Aussi, le rituel des sacrements des malades demande expressément de ne pas considérer les personnes comme des malades mais les malades comme des personnes.

Le corps du Christ

Toutefois, si le corps est sacrement de la personne, nous devons encore approfondir théologiquement la compréhension chrétienne du corps. Quand Jésus dit : « ceci est mon corps », que désigne le « ceci » ? Certes son propre corps et plus largement sa personne mais aussi ses disciples qui sont les membres de son corps. Saint Paul le rappelle : « Ne savez-vous pas que vous êtes les membres de son corps ? » Le corps est le sacrement de la personne en tant que membre du corps du Christ. Et par voie de conséquence aussi le corps de l'autre, particulièrement cet être cher, mon compagnon de route. Quand Adam s'écrie : « voilà la chair de ma chair », il était déjà en eucharistie. Il avait déjà compris ce mystère eucharistique du corps ! Et ainsi de proche en proche tous ceux avec qui je prends corps et je fais corps dans le Christ avec la multitude dont parle Jésus dans le récit de l'institution du corps : « pour vous et pour la multitude ! »

Saint Paul nous a beaucoup éclairés là-dessus dans la réponse qu'il fit aux corinthiens qui avait quelques difficultés liturgiques. En effet certains se gavaient et se saoulaient au cours du repas eucharistique alors que d'autres n'avaient plus rien à manger et ou à boire. Paul leur montre que ce n'est pas un problème d'ordonnance liturgique mais qu'ils n'ont pas compris le mystère du corps. Il entre en eucharistie celui qui vit dans le Christ Jésus mort et ressuscité son propre corps et le corps de l'autre, et le corps de l'humanité, celui qui vit la relation sexuelle comme un temps de la vie eucharistique.

Un membre / tous les membres

Le corps souffrant n'est jamais uniquement la personne qui souffre mais l'ensemble du corps est affecté. L'Écriture le dit : « Qu'un membre souffre et tous les membres souffrent ». Le mystère du corps du Christ nous révèle le mystère d'une solidarité très grande, souvent cachée à nos yeux. L'eucharistie la révèle, l'expérience le fait vivre. Nous l'expérimentons dans les répercussions de la souffrance des uns sur les autres. Qu'un proche soit affecté par la maladie ou le handicap et chacun, pour une part,

¹ Le capharnaïtisme.

éprouve aussi de la souffrance. Nous l'expérimentons aussi dans la solidarité mise en œuvre pour soulager, combattre, supprimer la souffrance. Ce n'est pas en vain que le rituel des sacrements des malades parle bien évidemment de la personne qui souffre mais aussi de ceux qui la visitent, des médecins, des infirmiers et infirmières, de l'ensemble des soignants et en fait les membres actifs, les ministres même des sacrements des malades.

Quelle est l'expérience humaine fondamentale du corps souffrant ? La souffrance et la maladie ramène à cette dimension solidaire du corps du Christ « si un membre souffre tous les membres souffrent ». Voilà pourquoi les chrétiens normalement ont le souci de l'ensemble du corps de Christ, sans exclure aucun de tous ces hommes qui sont nos frères. Le Christ a confié à ses disciples, quelque soit leur nombre, de vivre avec lui le souci de l'ensemble de l'humanité, rappelle le père de Lubac.

C'était mon premier point : la souffrance nous renvoie au mystère du corps. Le corps n'est pas un organisme mais le sacrement de la personne. Le corps a une dimension sacrale : tout corps, indépendamment de son appartenance religieuse confessée, est membre du corps du Christ. Le corps personnel ne se comprend que dans sa solidarité christique : les hommes sont membres les uns des autres, aussi si un membre souffre, c'est l'ensemble du corps qui souffre.

Le mal.

Mon second point porte sur la question du mal. L'expérience de la maladie, du handicap, de la souffrance fait vivre une des formes de l'expérience du mal. Or nous héritons d'une histoire compliquée. Elle se donne à voir dans l'ambiguïté même de la notion de mal. En effet ce même mot désigne deux réalités très différentes comme l'a fort bien explicité Paul Ricoeur² : le mal moral, la faute morale qui engage la responsabilité de l'homme et le mal dans lequel l'homme n'a aucune responsabilité. Or souvent nous confondons ces deux domaines. Parfois les deux se mêlent. L'homme n'est pas responsable d'un tsunami, mais il est responsable d'avoir mis Fukushima au bord de l'eau³.

Rejeté des dieux

Nous portons au fond de notre mémoire collective cette période antique où le mal était le signe que l'on était rejeté des dieux. La prise en charge des malades par l'Eglise, souvent en rupture avec la mentalité antique, ne se fera pas sans difficulté. On le voit dans l'Évangile : « Qui a péché lui ou ses parents ? », demande-t-on à Jésus à propos de l'aveugle-né ? Et la réponse de Jésus sera sans détour et parfaitement novatrice. Il faudra longtemps pour l'entendre. Lorsqu'un certain Zotikos à Constantinople du temps de

² Paul Ricoeur, *Le mal, un défi à la philosophie et à la théologie*, Labor et Fides, 2004.

³ On trouve cela dans le témoignage d'Hélène. la question se pose mais « très vite j'ai éliminé la piste de la culpabilisation. Chercher à porter un jugement sur le passé psychologique ne me semblait pas s'imposer. Soit c'était trop tard, soit culpabilisant et pas en prise sur le réel. »

l'empereur Constantin⁴ au nom de la foi en Jésus, commence à prendre en charge les lépreux que l'empereur faisait systématiquement noyer, il est exécuté parce qu'il s'occupe de gens maudits. L'empereur finira par se repentir de son erreur et lui faire construire une chapelle en sa mémoire⁵.

L'homme atteint par la maladie est donc devant cette question : Pourquoi moi ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Devant l'énigme de la maladie, les réponses peuvent remonter du fond le plus archaïque. Certains entretiennent des blasphèmes sous les apparences de la piété. J'ai entendu de mes oreilles sur une radio chrétienne, il y a quelques années, que le sida était une punition divine. Mais nous voyons aujourd'hui de manière sécularisée refluer à nouveau la maladie vers la responsabilité personnelle. Tels des amis de Job le sommant de dire qu'il avait péché alors qu'il était innocent, la personne malade doit aujourd'hui reconnaître que si elle est malade elle y est, au moins psychologiquement, pour quelque chose. On a enfin une explication ! Nous voilà rassurés !

Le salut par la souffrance

Dans le prolongement, largement entretenu par les discours sur la croix, on tente d'expliquer tous les bienfaits que procure la souffrance. Les discours selon lesquels le Père a envoyé son Fils pour nous sauver par ses souffrances, en étant la victime innocente continue à faire des dégâts. Les représentations de la croix montre le glissement théologique. Les Christ romans ont un visage serein : ils expriment à la fois la mort et la résurrection. Les Christ de la période moderne ne montre que la croix et la souffrance puisque on est sauvé par les souffrances du Christ ! La résurrection est évacuée de la croix.

Dieu s'est tu

L'expérience du mal comme expérience humaine fondamentale, demande de se tenir devant l'énigme de la vie en acceptant courageusement de ne pas avoir d'explication. On n'explique pas la mal à partir de l'idée de Dieu que l'on a. Mais l'expérience du mal conduit à déplacer son idée de Dieu. Dieu n'est pas Tout-puissant. Hans Jonas exprime cela très bien : A Auschwitz, « Dieu lui, s'est tu. Et moi je dis maintenant : s'il n'est pas intervenu, ce n'est point qu'il ne le voulait pas, mais parce qu'il ne le pouvait pas ⁶ ». Simone Weil écrira que le mal fait partie de la compréhension que Dieu donne de lui-même. Il ne reste plus alors qu'à dire comme Etty Hillesum. « Oui, mon Dieu, tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie. Je ne t'en demande pas compte, c'est à toi au contraire de nous appeler à rendre des comptes, un jour. Il m'apparaît de plus en plus clairement, presque à chaque pulsation de mon cœur, que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous »⁷.

⁴ Zotikos serait mort vers 350. il est célébré par l'Eglise d'Orient.

⁵ Henri-Jacques Stiker, *Corps infirmes et sociétés*, Aubier, 1982.

⁶ Hans Jonas, *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Ed. Payot 1994.

⁷ Etty Hillesum, « Prière du dimanche matin », *Les écrits d'Etty Hillesum Journaux et lettres 1941-1943*, Edition intégrale, Seuil, coll. Opus, p. 679-681.

Nous devons tenir deux choses : D'une part qu'il n'y a pas d'explication au mal. Toute explication finit toujours par justifier peu ou prou le mal. Or comme le dit Claudel, Jésus n'est pas venu expliquer le mal mais le combattre. Il n'y a pas d'autre relation possible entre Dieu et le mal. D'autre part selon la révélation chrétienne, le corps est le sacrement de la personne. Il est le sacrement de son lien à d'autres et ultimement à l'ensemble de l'humanité. Enfin il est le sacrement de sa participation au corps du Christ.

Le mystère pascal.

Nous pouvons maintenant essayer de nous expliquer sur l'expérience de la souffrance comme expérience du mystère pascal.

L'expérience de la fragilité humaine

La personne durement éprouvée par la maladie ou le handicap fait l'expérience inconfortable de sa fragilité et de ses limites. La personne qui se trouve à ses côtés, dans la proximité de son épreuve fait elle aussi, d'une autre manière mais réellement, l'expérience aussi de ses propres limites, ne serait-ce que par l'épreuve de son impuissance à venir en aide à la personne qui souffre⁸.

La première étape qui caractérise cette expérience de la souffrance consiste dans la confrontation avec une situation de fragilité personnelle. Est-il besoin de la décrire ? Or cela vient nous prendre souvent à contrepied. Chacun oublie plus ou moins cette condition fragile et mortelle de l'être-homme, parfois même au point de se croire solidement installé dans sa situation matérielle, affective ou autre. L'épreuve de la maladie vient soudainement ébranler cet illusoire confort. Elle fait prendre la mesure de la chance que nous avons d'être en bonne santé mais aussi très rapidement le caractère tout à fait relatif de ce qui quelques jours avant pouvait nous sembler si important, la vacuité de certains discours... Il faudra un certain temps pour accepter cette fragilité. C'est une condition essentielle pour pouvoir connaître quelque chose du mystère pascal.

La résistance à l'expérience de la fragilité

Aussi bien le témoignage du soignant Eric-Emmanuel que celui de la personne malade, Hélène, montre que cette entrée dans l'expérience de la fragilité est longue, par étapes et toujours délicate. Ils montrent fort bien le déni initial lorsque l'on apprend le diagnostic. La personne voudrait tellement que ce ne soit pas vrai ! « S'il est possible que ce calice passe loin de moi ». Cette attitude est celle de Jésus face à sa propre souffrance. et Teilhard dit que « Dieu veut que l'aide à éloigner de moi ce calice ». Ainsi une distinction doit être faite entre l'acceptation de la fragilité et la résignation au mal. La fragilité qui est une caractéristique de la condition humaine. Elle est là depuis le premier jour. La fragilité doit être reconnue et acceptée, le mal doit être combattue. L'acceptation de la fragilité comme le montrent bien Eric-Emmanuel comme médecin et Hélène comme personne atteinte par la maladie se fait par étapes successives, au fil du temps et des événements. L'acceptation est progressive. Chaque étape demande un nouveau consentement à la situation. Ils montrent aussi très bien que le dépassement du déni est nécessaire et qu'il ouvre et permet le combat contre la maladie. La première étape dans

⁸ On voit bien cela soit dans le témoignage de Jacques, soit dans celui de Marie-Jeanne.

l'expérience du mystère pascal est donc l'entrée progressive dans l'expérience de vulnérabilité. Cela ne se fera pas sans quelques douloureux renoncements.

L'expérience de la faiblesse humaine.

L'expérience de la fragilité est aussi vécue par les personnes qui accompagnent. Je m'inspirerais volontiers de l'expérience des communautés de L'Arche de Jean Vanier, où vivent ensemble personnes marquées par le handicap, soignants et éducateurs. Quand on écoute les personnes qui accompagnent les personnes handicapées, l'expérience qu'elles racontent ne manque pas d'étonner : la rencontre avec les personnes marquées par le handicap lorsqu'elle a été authentique les a profondément transformés. Pourquoi ? Parce qu'en présence de personnes fragilisées, elles ont été aussi renvoyées à leurs propres fragilités, à la part obscure d'elles-mêmes, à ce que l'on ne dit pas habituellement, à leur faiblesse et leur vulnérabilité. Elles disent que cette rencontre est le lieu de la guérison de leurs illusions et le lieu pour assumer leur propres souffrances, ne serait-ce que celle de leur solitude foncière. Or la reconnaissance et l'acceptation de leur propre faiblesse ont été pour elles un renouveau considérable. Ainsi croyant servir les autres, elles se trouvent elles-mêmes en situation d'être servis par plus fragiles qu'elles.

Leur témoignage montre la solidarité du corps du Christ. Celui qui est malade mais aussi celui qui se tient à ses côtés est convoqué à faire un chemin d'expérience de la fragilité. Et ensemble, l'un avec l'autre, ils pourront entrer dans l'expérience.

Le combat contre le mal

L'entrée dans la faiblesse est un point de passage obligé mais insuffisant. Il peut conduire à la résignation comme l'évoque Eric à propos de Georges. L'entrée dans la fragilité se double d'un combat contre le mal⁹. Ce combat est au cœur de l'expérience chrétienne. Le rituel des sacrements des malades est remarquable. Non seulement il dénonce les discours pieux – ces discours ne sont souvent qu'une falsification de l'expérience spirituelle – mais il ne cesse de revenir à ce combat contre le mal. On n'explique pas le mal, on le combat. On ne le justifie pas, on ne fait pas des discours, on lutte. Jésus n'a jamais expliqué la souffrance. Il a refusé qu'on l'impute au péché, ni au sien, ni à celui des autres. Jean IX est un texte révolutionnaire dans l'histoire des religions : *Qui a péché : lui ou ses parents ? Ni lui , ni ses parents !* On ne peut être plus clair...

Jésus combat le mal sous toutes ses formes : le mal psychique, le mal moral, le mal physique. La première forme du salut est la lutte contre le mal. Le chrétien se définit comme celui qui combat le mal : « allez guérissez les malades ». Voilà pourquoi, le rituel avec beaucoup d'audace dit que celui qui combat le mal par l'exercice de la médecine participe à la mission du Christ, même s'il est loin de toute appartenance religieuse déclarée : « Les efforts et la compétence déployée au bénéfice des malades, l'Eglise les considère comme une certaine participation au ministère du Christ soulageant les malades, que ces efforts soient, ou non, le fait de chrétiens ». On ne peut pas être plus clair !

⁹ Teilhard de Chardin *Œuvres complètes n°4, Le milieu divin*, Ed. du Seuil, 1957, p. 86-87.

Le mal est le lieu d'un discernement

Jésus vient de dire que la maladie ou le handicap ne pouvait être imputé au péché de l'homme et donc de refuser toute explication religieuse de la maladie ou du handicap. La suite du propos est intéressante aussi... il dit en effet : « En lui, à travers lui vont se manifester les œuvres de Dieu ». Notre attention est attirée par cette phrase énigmatique. Dans le récit, comment se manifestent les œuvres de Dieu ? Jésus dans le récit montre que les vrais aveugles ne sont pas ceux que l'on croit ! Et il invite le lecteur à ne pas être lui-même aveugle. Il est clair que l'on est passé de la cécité physique à celle du cœur. Ainsi les œuvres de Dieu se manifestent en confondant ceux qui se croient en bonne santé. Jésus nous invite donc à ne pas lire la confrontation à la maladie ou au handicap uniquement au plan physique mais à entrer dans un autre niveau de l'expérience. Il y a des aveuglements bien pires que la mal-voyance.

L'aveugle-né au fur et à mesure du récit y verra de plus en plus clair au point même de reconnaître Jésus. Ainsi celui qui est confronté à la maladie ou au handicap peut faire un parcours santé, si j'ose dire ! Qu'il soit lui-même confronté à la maladie, ou qu'il l'accompagne en vérité. A contrario, à l'instar des pharisiens du récit, certains peuvent paraître en bonne santé mais cela cache bien d'autres maladies. Et ils supporteront mal la confrontation authentique avec la maladie des autres qui les renvoie eux-mêmes à leur propre fragilité de créature. A vrai dire le problème des pharisiens n'est pas tant leur mal-voyance que leur refus de le reconnaître. Ainsi le problème ne réside pas dans nos faiblesses, nos maladies, nos fragilités mais dans le refus de les regarder.

L'expérience de la faiblesse comme lieu d'un renouveau de vie.

Les personnes qui font l'expérience de la fragilité, qui vivent ce discernement, qui traversent cette épreuve disent que l'acceptation de leurs faiblesses a été pour elles la condition d'un renouveau de vie. Ces germes de renaissance sont l'œuvre de Dieu au cœur même de ce qui est un mal injustifiable.

Deux précisions doivent être apportées. Nous reviendrons sur l'accompagnement après midi mais dès maintenant disons que personne n'a le droit de parler pour l'autre. Ce sera à la personne malade de dire avec le recul ce qui a grandi en elle, en traversant cette épreuve et à personne d'autres. Par ailleurs on est en droit d'espérer de bonnes choses pour l'autre mais on ne peut jamais anticiper le chemin qu'il est entrain de parcourir.

Cette vie nouvelle n'est pas forcément glorieuse ! Dans une communauté de personnes handicapées, les germes de vie ne sont pas spectaculaires ! Parfois le moindre geste de la vie quotidienne est une grande victoire ! Les miracles au sens habituel du mot sont rares ! La vie qui germe ne fait pas bruit. Elle se donne à voir à travers de petits signes, des petits changements, de petits bonheurs passagers mais qui ont une grande importance... J'ai particulièrement aimé la délicatesse et la sobriété de Hélène évoquant le renouveau de sa vie, en jetant un regard en arrière. « Ce passage de mon histoire m'a amené, je pense, malgré bien des moments de vide, à un plus grand désir d'intériorité, d'humanité, à une conscience davantage acceptée de ma fragilité et de ma position de créature de Dieu. » La vie est changée. Apparemment il ne se passait pas grand-chose dans ce lit d'hôpital ou dans la maison de convalescence, mais la personne constate qu'elle n'est plus tout à fait pareille, elle ne voit plus la vie de la même manière... Peut-

être relativise-t-elle certaines choses de la vie. Peut-être sait-elle mieux apprécier les petites choses qui lui sont données de vivre.

Cet autre sens de la vie, plus simple et plus profond, peut marquer profondément la personne mais je sais aussi d'expérience qu'elle peut marquer définitivement la vie de ceux qui ont vécu dans la proximité du handicap ou de la maladie.

Cette expérience par laquelle la vie renaît aux endroits improbables la révélation chrétienne l'appelle l'expérience du mystère pascal. Le paradigme est celui de la mort et de la Résurrection du Christ. A l'endroit même de la souffrance, à l'endroit où la terre est aride et où rien ne semble pouvoir pousser, de la vie renaît. Oh habituellement ce n'est pas spectaculaire – même si parfois il arrive que ce le soit - mais la manière dont la personne se rapporte à elle-même, aux autres, au monde à Dieu même en est changée... Le mystère pascal peut prendre des formes diverses mais il se donne toujours à reconnaître dans les germes d'une vie nouvelle, les arrhes d'une vie ressuscitée, l'accueil d'une vie transformée reçue, pour soi et pour d'autres.

Lorsque le mal est un mal qui incombe à la responsabilité de l'homme, cette expérience d'une vie nouvelle reçue à l'endroit même de son échec est le signe que le pardon est accordé, donné et reçu. Lorsque le mal est la maladie ou le handicap, il est l'expérience de la vie possible, d'un renouveau de vie, d'une vie autre reçue au creuset de la vie éprouvée. Il se traduit habituellement par un autre regard sur soi, sur le monde.

Cela vaut aussi pour celui qui accompagne des personnes en situation de handicap ou de maladie. Il lui est offert une autre manière de voir la vie, de vivre, de se tenir dans l'existence malgré et au cœur de ses fragilités. Le rituel de l'onction des malades l'atteste. Quand la personne a reçu l'onction des malades, le prêtre lui dit : « Désormais la force de Dieu agit dans la faiblesse ». Au fond là se trouve résumée cette expérience fondamentale de la souffrance qui vaut pour l'ensemble de la vie. Il est révélé dans l'expérience de la maladie, comme d'ailleurs dans l'expérience du pardon, que la force de Dieu agit dans la faiblesse. Cette affirmation dessine un art de vivre. Cette manière de vivre transforme la vie. Les valeurs ne sont plus les mêmes. Le regard posé sur l'autre, sur soi est transformé. Quand on a traversé ou vécu dans la proximité du handicap ou de la maladie, il y a des discours auxquels on ne croit pas, des manières d'être au monde, d'exercer le pouvoir, de parler le langage convenu, de se laisser attirer par ce qui brille auxquelles on ne croit pas... D'où vient que ce pape François ne parle pas la langue de bois, tellement en usage dans le monde ecclésiastique avec ce qu'on peut dire et ce que l'on ne peut pas dire sur les divorcés remariés, la place des femmes etc. Comment expliquez-vous une telle liberté? Cet homme a côtoyé la grande pauvreté et la misère ! Il est libre ! Il fait plus confiance aux pauvres et autant au troupeau qu'aux pasteurs pour trouver les verts pâturages...

Il y a une manière d'être au monde dans la conscience de sa propre vulnérabilité qui déjoue les discours entendus dans le monde et aussi dans l'Eglise qui les passe à l'aune de l'Evangile...

Les attitudes qui empêchent le mystère pascal.

Toutefois rendus à ce point nous devons dire que cela n'a rien d'automatique et que certaines attitudes empêchent de vivre cette expérience pascale.

Cette expérience du mystère pascal peut être refusée. En effet quelqu'un peut absolument rester dans le déni, refuser l'expérience de la faiblesse, accuser le monde entier, ne rien voir de la nouveauté de vie et la rejeter. La liberté de l'homme est convoquée. Rien ne se passe sans son consentement. Comme le rappelle le rituel des sacrements des malades, cette expérience humaine ne conduit pas d'elle-même à vivre le mystère pascal, à se laisser transformer dans cette traversée de l'épreuve ou dans son accompagnement.

Les moyens sont nombreux et variées pour fuir la situation. On peut se réfugier dans le technicité du traitement médical. Son importance dans le combat contre le mal n'est pas à prouver mais on peut mettre une confiance excessive dans la technique quand il s'agit de vivre dans toutes les dimensions de sa personne cette situation. Le danger existe plus particulièrement pour le personnel médical. D'autre part, si cette révélation chrétienne est accordée au sein d'un combat contre le mal, il suffirait de se résigner pour que plus rien en puisse se vivre.

Un des pires obstacles à cette expérience consiste dans la charité. Ce point s'adresse à ceux qui accompagnent. La charité n'est pas chrétienne. Je ne parle pas de l'agapé de l'Évangile mais de la charité bourgeoise. Rien n'est pire que de faire preuve de « charité » vis-à-vis de personnes dans la maladie ou le handicap. Certains discours, certaines attitudes, sous prétexte de compassion, sont le signe que l'on ne rentre pas vraiment dans l'expérience de la maladie.

Jésus ne nous a pas demandé de laver les pieds des autres. Il s'en est bien gardé. Lui-même avait accepté de recevoir ce geste de don de son amie Marie de Béthanie. Il a laissé la recommandation de se laver les pieds les uns aux autres. Celui qui ne reçoit rien, celui qui n'est pas changé dans la situation, n'apporte rien non plus. Il faut commencer par se laisser soi-même toucher, laver les pieds pour à son tour pouvoir s'approcher de l'autre et l'accompagner.

Le mystère pascal pour tout homme.

L'expérience que nous venons de décrire trop brièvement est possiblement vécue par tout homme. Tout homme éprouve à un moment où à un autre de sa vie la fragilité de son existence qu'il soit lui-même atteint de maladie ou de handicap, ou qu'il y soit confronté dans ses proches. La croix révèle que Dieu en Jésus s'est d'une certaine manière uni à tout homme qui connaît la souffrance, la maladie.

L'expérience de la vie qui renaît, d'un déjà-là de la résurrection, même s'il ne s'agit que de germes de vie, est pareillement offerte à tout homme. Toute femme, tout homme qui connaît cette épreuve de la maladie peut faire l'expérience d'une autre manière de vivre, peut en être profondément transformée.

Cette expérience de mort et de résurrection est un mystère. Celui qui le vit, même s'il est fin connaisseur de la révélation chrétienne ne le comprend pas immédiatement mais souvent cela ne lui apparaîtra qu'avec le recul du temps et de la relecture de sa vie. Comme tout mystère il se révèle mais reste caché à nos yeux, y compris pour ceux qui confessent la foi au Christ mort et ressuscité.

L'expérience du mystère ne dépend pas d'abord de la foi qu'un être humain confesse mais de la manière dont il le vit. Le concile Vatican II a eu l'audace de l'écrire et je voudrais citer ce texte magnifique sur le mystère pascal... Cette expérience du mystère pascal, « ne vaut pas seulement pour ceux qui croient au Christ, mais bien pour tous les hommes de bonne volonté dans le cœur desquels, invisiblement, agit la grâce. En effet puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit saint offre à tous, d'une manière que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal ¹⁰».

Voilà pourquoi nous pouvons dire que cette expérience humaine fondamentale, comme toute expérience humaine fondamentale est une expérience spirituelle. Nous comprenons alors que nous ne pouvons pas confondre une expérience religieuse avec une expérience spirituelle car l'Esprit est agissant aussi bien dans ce qui est religieux que dans ce qui ne l'est pas. Il ne connaît pas ces frontières. Ce sont ces chemins là que nous accompagnons, soit dans le clair obscur de la foi de ceux qui disent qu'ils croient, soit dans l'obscurité qui ne manque pas de quelques clartés – « car les ténèbres ne sont point ténèbres devant toi » - de ceux qui ne croient pas...Voilà ce que nous pouvons dire ce matin... Nous allons le prolonger en interrogeant un peu plus loin ce que la confession de la foi nous permet de dire aussi bien dans la traversée de la maladie que dans son accompagnement.

Christian Salenson
ISTR- Marseille

¹⁰ Gaudium et Spes n° 22, § 5.